

Qu'est-ce que la bêtise?

Réflexions sur un phénomène protéiforme*

par Franck Colotte

Le dictionnaire d'Émile Littré nous apprend que la bête est dans bêtise, tandis qu'elle n'est pas dans sottise; c'est ce qui distingue ces deux mots. La bête est bornée, a peu d'idées. La bêtise est dans tout ce qui provient de l'ignorance, d'un esprit sans portée, d'une intelligence sans lumière, et même parfois d'une intelligence distraite ou mal informée de certaines choses. Se définissant à l'aune du savoir et de l'intelligence, la bêtise est un phénomène complexe qui suscite de nombreuses interrogations. Que représente-t-elle? Quelles sont son étendue, sa nature? Qu'est-ce au fond que la bêtise? Une tare congénitale? Un manque de discernement de l'intellect? Un état résultat d'une sorte de confusion mentale? Une sorte d'abaissement du seuil de l'intelligence? Une sorte de conduite mimétique, mécanique complètement irréflective? Autant de questions qui méritent réflexion.

«La bêtise est quelque chose d'inébranlable; rien ne l'attaque sans se briser contre elle.

Elle est de la nature du granit, dure et résistante.»

(Flaubert, Correspondance, lettre à son oncle parrain, 6 octobre 1850)

La bêtise est d'abord perçue comme une déviance – comportementale, verbale, gestuelle, etc. – dont la gravité varie selon les contextes et selon les âges de la vie. En cassant un vase ou en dessinant au feutre sur les murs, un enfant commet une bêtise, c'est-à-dire une chose qu'il n'aurait pas dû faire, et pour laquelle il sera puni. Venant d'un enfant, une bêtise est souvent un acte anodin et innocent. S'agissant du monde des adultes, les paramètres sont très différents: de l'oubli stupide d'un animal dans une voiture (ou pire encore, d'un enfant) des heures durant au soleil, aux massacres multiples qui ont égrené tout le XX^e siècle jusqu'à nos jours, l'on est en droit de supposer que la bêtise humaine n'a pas de limite. Absence, égarément de l'intelligence semble caractériser ces actes de bêtise de l'être humain, pourtant supposé intelligent, alors que nous constatons trop souvent qu'il ne l'est pas. Cela remet directement en

cause le préjugé de notre supériorité sur l'animal, supposé ne pas être intelligent. C'est pourquoi dire d'un individu qu'il est bête, c'est le ravalier en dessous de l'humain.

Le concept de bêtise

Cela paraît d'autant plus paradoxal que la première phrase du «Discours de la Méthode» (1637) de René Descartes met en avant l'idée selon laquelle «le bon sens est la chose la mieux partagée». Cette phrase explique, en substance, que si nous avons une «méthode» pour diriger nos pensées, notre raison, nous découvririons assurément que nous possédons tous, sans exception, un «bon sens». Quelle est cette méthode? C'est celle qui permet de bien conduire sa raison car d'une part la raison est la seule autorité en matière de vérité, d'autre part elle est inefficace si elle ne s'exerce pas selon certaines règles. La rédaction du «Discours de la méthode» repose sur ces présupposés, son enjeu étant de préparer les esprits à comprendre la science nouvelle. D'où le titre exhaustif: «Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences». Depuis le XVII^e siècle, nous aurions pu constater une évolution de la pensée humaine, un avènement de la réflexion, un épa-

nouissement du «bon sens», ce qui aurait dû mettre en avant un engouement pour «bien savoir conduire notre pensée». Or, aussi étonnant que cela puisse paraître, le terme «bêtise» doit son origine au mot «bêche», du latin «bestia» qui désigne à la fois un animal en général, mais aussi une «bête féroce», terrestre la plupart du temps. Le sens du mot «bête» a fini par désigner ce qui est «méchant» et dans le latin ecclésiastique, donna le mot «bestialis», «bestial». La bêtise serait donc le fait d'être «bête», une bête bestiale, féroce, abêtie par sa méchanceté. La bête faite de douceur n'est plus, elle montre son vrai visage: elle est agressive, mauvaise, elle oublie son propre «sens», celui de la représentation de la douceur. Notons par ailleurs qu'en grec ancien, il pouvait arriver que l'on puisse se faire traiter de bête sauvage («to thêrion»), mais c'est le seul lien que l'on puisse faire entre l'homme et l'animal dans une action empreinte de méchanceté et de cruauté. Il s'agit ici encore d'un comportement humain que l'homme n'assume pas en tant que produit de son humanité et qu'il relegate au rang plus bas de l'animal. Pour les actions jugées sans raison, droles et légères, le grec ancien va lui aussi les rapprocher de l'ignorance et de l'idiotie en les nommant «êlithiôtês» (sottises). C'est alors l'idiot ou l'imbécile (êlithios, môros) qui en est responsable, et non l'animal.

Mais qu'est-ce au juste que la bêtise? Est-ce seulement l'ignorance, le manque d'instruction? Dans la langue courante est dit «bête» celui qui manque d'intelligence. Cette définition est-elle acceptable? Derrière son apparente simplicité, la définition courante de la bêtise comme manque d'intelligence est lourde de présupposés. Elle amène à penser que la bêtise – comme l'intelligence – serait innée et indépassable. Si l'instruction

doit développer l'intelligence, il n'en reste pas moins qu'elle la suppose en tant que capacité. Et si au lieu d'être un manque d'intelligence, la bêtise était l'ignorance de notre propre ignorance? N'existe-t-il pas une bêtise bien plus redoutable que le simple manque d'instruction, une bêtise qui justement consiste à croire qu'on ne manque de rien, à faire preuve d'une assurance vide, d'une certitude purement psychologique? Qu'il s'agisse d'une bêtise passive qui écoute sans savoir interpréter et répète sans comprendre, ou d'une bêtise active, une bêtise savante qui interprète sans écouter, cet état de bêtise est marqué par une absence chronique d'étonnement, qui est, depuis Platon, une expérience importante pour l'apprentissage de la philosophie: nous y ajoutons de la littérature et des arts en général.

Bêtise et savoir

Nous bénéficions par ailleurs de toutes les ressources de la littérature, du cinéma, du théâtre qui montrent la bêtise en tant que bêtise, qui la montrent avec des verres grossissants jusqu'à ce qu'il soit impossible de ne pas la reconnaître. L'écrivain Gustave Flaubert, auteur du roman inachevé «Bouvard et Pécuchet» (1881, publication posthume), en fournit un exemple très éclairant. Le projet encyclopédique qu'il met en scène y pose la question du savoir dans ses rapports avec l'ignorance. Mais il pose à des niveaux différents et sous des aspects contradictoires. Sans pour autant renoncer à la cohérence, l'œuvre est construite sur un montage critique qui fait tenir l'ensemble des logiques difficilement conciliables hors de la fiction. La première est celle que suivent les personnages. En quête de savoir, Bouvard et Pécuchet, les deux «cloportes» imaginés par l'auteur de «Madame Bovary», tentent de s'arracher à leur ignorance première. Ils sont aidés en cela, ou plutôt incessamment mus, par un irrésistible désir de savoir. Selon les termes de Raymond Queneau – qui rédige cette introduction à «Bouvard et Pécuchet» en 1947, cette «encyclopédie critique en farce» n'est pas seulement une épopée de la bêtise humaine, mais une épopée de l'esprit humain en général. Et, voyons, que ne faut-il pas se croire pour juger Bouvard et Pécuchet «des imbéciles de base et de sommet! Il se passe ici la même chose que pour Don Quichotte. Ce qu'on prend pour caricature, n'est que la révélation pure et simple de l'existence. Bouvard et Pécuchet sont une révélation de l'existence de l'homme, d'un certain aspect de la condition humaine, de la condition de l'homme en tant qu'animal raisonnable». Bouvard le bon vivant et Pécuchet l'austère sont les deux personnages dont la bêtise sera



Descartes, Flaubert, Camus, trois grands auteurs parmi bien d'autres dans l'œuvre desquels les concepts de bêtise, ignorance et savoir sont montrés avec des «verres grossissants».

jetée en pâture «à l'intention de quelques raffinés». Si Flaubert se plaint de sa fatigue dans la préparation de son livre, c'est qu'il possède le sujet de sa vie. L'attaque contre l'ennemi risque de faire triompher l'ennemi. Ou ce sera très fort, ou ce sera une lourde sottise «Vous me parlez de la bêtise générale, mon cher ami», écrit-il à Raoul-Duval en février 1879, «ah! je la connais, je l'étudie. C'est là l'ennemi, et même il n'y a pas d'autre ennemi. Je m'acharne dessus dans la mesure de mes moyens. L'ouvrage que je fais pourrai avoir comme sous-titre «encyclopédie de la bêtise humaine». L'entreprise m'accable et mon sujet me pénètre».

Si Bouvard et Pécuchet sont bêtes, c'est donc seulement en ce que, par moments, ils incarnent un aspect de la problématique flaubertienne complexe de la bêtise. Aussi vaut-il mieux les considérer, en général, comme des personnages ignorants, certes, mais surtout comme des personnages ignorants qui désirent ardemment sortir de cette ignorance. Car le trait essentiel du caractère de Bouvard et Pécuchet est leur désir de savoir. Ils sont la proie d'une libido sciendi qui atteint des proportions jusque-là inégalées. Aspirant à être de nouveaux Pic de la Mirandole, ils voudraient acquérir un savoir exhaustif sur tout: «A la grande bibliothèque ils auraient voulu connaître le nombre exact des volumes» écrit Flaubert. Dans l'univers fictionnel et farcesque que construit le romancier, chimie et spiritisme, par exemple, sont traités de la même manière car, avec des finalités et sur des modes différents, ils ambitionnent tous deux de construire un système explicatif, une théorie qui rend compte, dans une visée relevant souvent de considérations idéologiques, d'un ensemble de phénomènes. En ce sens, ils sont donc, à égalité, des savants. La gymnastique

est un savoir au même titre que la chimie et la littérature. Est savoir tout système présentant une vision organisée et globale du monde. De ce fait, le savoir, dans ce roman, accueille toutes les représentations qui, sans être forcément théoriciennes dans un système identifiable, en offrent cependant l'aspect clos et l'apparente cohérence.

Bêtise et intelligence

La bêtise peut aussi se définir comme ce qui est indigne d'une intelligence normale, ce qui pose d'emblée deux problèmes: qu'est-ce que l'intelligence et qu'est-ce que la normalité? Dans son essai intitulé «La bêtise s'améliore» (Stock, 2007), Belinda Cannone rappelle qu'Albert Camus déjà distinguait deux sortes d'intelligences: l'intelligence intelligente et l'intelligence bête. Cette dernière produit une pensée uniformisée dont nous voyons les traces partout. Mais il n'est pas si facile de décrire ce phénomène de conformisme dans sa version actuelle. Cet essai ne poursuit pas l'ambition d'incriminer une nouvelle fois la sottise dans sa large existence, mais l'opinion des gens éclairés, de ceux qui, ayant le temps et les moyens de s'informer et de se cultiver, sont pourtant victimes du préjugé et du lieu commun, qu'ils contribuent à distiller dans l'opinion contemporaine. Paresse, réduction, relativisme, recours à des idées intelligentes mais périmées: l'auteur tente de comprendre les mécanismes de cette butée de l'esprit qui fait qu'une pensée sophistiquée et en apparence libre s'applique parfois mécaniquement. En 36 chapitres, «La bêtise s'améliore» aborde ainsi des thématiques variées telles que l'amour, la politique, l'économie, l'art, la morale, l'école, la langue, le désir, le bonheur. Cet essai, dont un modèle pourrait être «Le

Neveu de Rameau» de Diderot, met en scène le dialogue de trois personnages: Gulliver, l'homme en colère qui est le moteur de cette réflexion, son ami le narrateur, indulgent et curieux, et fin Clara, la fiancée du narrateur, qui tire plutôt la réflexion vers la philosophie morale. Cette approche fictionnalisée des personnages – qui sont un clin d'œil à Flaubert, car ces derniers sont des photocopistes, c'est-à-dire des copistes modernes, rend l'essai plus digeste et permet d'éviter l'écueil des affirmations péremptives. Bien qu'il n'existe, selon Belinda Cannone, aucun remède au conformisme, cette dernière place son essai sous le signe de la conscientisation. Eloge de la liberté d'esprit, «La bêtise s'améliore» se veut en effet un appel à la responsabilité intellectuelle. Elle entend contribuer à rendre le lecteur toujours vigilant, à le mettre en garde contre la pétrification de la pensée qui nous menace à tout moment.

Dans une perspective similaire, Denis Grozdanovitch, auteur du récent essai intitulé «Le génie de la bêtise» (Grasset, 2017), offre au lecteur une flânerie savante, drolatique, philosophique, poétique et éclectique au pays très peuplé de la bêtise. Disciple zélé de Flaubert, l'auteur en propose une cartographie minutieuse où, de Molière à Beckett, de Goldoni à Marivaux ou à Sartre, les sots, les imbéciles et les idiots n'en finissent pas de donner la réplique aux «intelligents» qui sont souvent aussi bêtes qu'eux. Après s'être intéressé au dilettantisme avec «L'Art difficile de ne presque rien faire», et au paranormal dans «La Puissance discrète du hasard», cet ancien tennismen, désormais champion d'échecs, se penche sur ce qu'on appelle sottise, imbécillité ou crétinerie. Et qui, selon lui, peut être aussi une espèce supérieure d'intelligence. De son propre aveu, il

cherche à «réhabiliter une forme de rationalité mésestimée», tout en précisant qu'il est «le fruit de l'école d'Erasmus et de Rabelais, contre celle de Descartes»: il défend «un humanisme non mathématique, mais intuitif et sensitif». Dans cet essai, dans lequel «Bouvard et Pécuchet» de Flaubert et «L'Idiot de la famille» de Sartre occupent une place assez centrale, il est question d'innocents de village, de querelles talmudiques, de non-sens métaphysiques, du théorème de Gödel, de Monsieur Teste, de Pierre Dac, de fantômes stupides, de robots joueurs de football et d'«experts» particulièrement navrants, et de bien d'autres figures dont l'auteur tire quelques leçons d'éthique contemporaine.

En définitive, Denis Grozdanovitch se réclame d'une forme de perspectivisme, ou de scepticisme radical inspiré de Montaigne et de l'«Apologie de Raimond Sebond», qui le conduit à une critique en bloc de la physique, de l'informatique, des chiffres et de la prétention qu'ont les algorithmes de gérer nos vies. Les écrans, dit-il, «font écran» et nous empêchent de voir, de sentir, de vraiment partager. Prêtons plutôt attention, semble-t-il dire, à la «dense et douce euphonie» du ronronnement du chat, à cette «solide ataraxie» sans aucun point d'angoisse dont nous avons perdu le secret. Dans une telle optique, la bêtise, loin d'être une défaillance amusante de l'esprit, exprimerait la nostalgie irrépressible d'un Paradis perdu, le regret mélancolique d'une vie en bonne intelligence avec la nature, et servirait de protection instinctive contre le développement excessif de la conscience, de la lucidité – ce «cadeau empoisonné» de notre modernité. ■

* Article dédié à Claudine Gothot-Mersch, I.M.

